L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR SIXIEME PAGE.

TEMPERATURE

Du 1er mai 1906.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	92	33
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	84	29

EN FRANCE.

D'après les dépêches qui nous sont parvenues jusqu'ici la journée du premier mai en France n'a été marquée d'aucun de ces incidents graves que des gens malintentionnés et peut être intéressés tentaient de faire prévoir il y a quelques jours. Il y a bien eu des bagarres à Paris et dans certaines grandes villes, mais elles avaient un caractère si anodin qu'elles semblent plutôt le fait de gens qui désiraient se payer un plaisir qui ne s'offre que rarement que de révolutionnaires montant à l'assaut du pouvoir. C'est si amusant d'ennuyer le gouvernement !

D'ailleurs, les autorités avaient pris toutes les mesures nécessaires pour que les manifestations ne prissent pas un caractère dangereux.

A Paris et dans la banlieue des troupes se tenaient prêtes à réprimer toute tentative de désordre, et il était conséquemment impossible qu'une émeute sérieuse put éclater dans la capitale.

Les événements l'ont démontré du reste, car aux rares points où les manifestants, grévistes ou autres, se sont montrés un peu trop tapageurs, à la Place de la République par exemple, il a suffi de l'apparition d'un détachement d'infanterie ou d'un peloton de cavalerie pour rétablir l'ordre.

Et si l'on considère le fait qu'à peine une centaine de perturbateurs ont été arrêtés, et relâchés pour la plupart presque aussitôt, on peut admettre que non seulement la république n'a été nullement en danger, mais aussi qu'aucun des manifestants ne songeait à l'attaquer.

On ne saurait blâmer les autorités gouvernementales d'avoir par un grand déploiement de forces militaires, prévenu des incidents qui auraient pu être graves, mais n'est-il pas permis de croire que les élections générales du 6 mai prochain n'ont pas été sans exercer une certaine influence sur leur décision ?

En se montrant résolu à maintenir l'ordre dans la rue, ordre qui n'était peut être pas si sérieusement menacé que certaines gens l'ont crié à tous les échos, le cabinet Sarrien s'est acquis l'estime de l'immense majorité du peuple français, majorité essentiellement conservatrice, qui a accepté sans réserve les institutions républicaines et ne désire que la tranquillité.

Le résultat des élections prochaines sera sa récompense.

EN RUSSIE.

La formidable crise par laquelle passe la Russie depuis la guerre de Mandchourie est loin d'être terminée. On sait qu'à la suite des défaites infligées aux armées russes par les Japonais, les révolutionnaires ont déployé une activité qui a paru, un moment, mettre le gouvernement en danger, et aussi que le gouvernement a réussi, par des moyens violents quelquefois, à réduire l'insurrection.

On n'a pas oublié non plus que des concessions modifiant profondément le régime politique ont été faites, et que si la Russie n'est pas encore dotée d'une constitution, son peuple a désormais voix au chapitre, élit des représentants qui, s'ils ne proposent pas les lois, peuvent tout au moins les discuter et émettre des opinions que le gouvernement ne pourrait méconnaître sans danger.

La fermeté des autorités et les concessions faites ont réduit à l'impuissance les révolutionnaires, et ce n'est plus de leur côté qu'il faut voir aujourd'hui un danger pour la Russie: mais la discorde a pénétré dans les rangs des hauts fonctionnaires gouvernementaux, et il ne serait pas surprenant que cette discorde donnât une nouvelle acuité à la crise qui semblait s'apaiser.

M. Witte, à qui le Tsar a confié le pouvoir après la conclusion de la paix avec le Japon, se voit aujourd'hui forcé de se retirer devant des intrigues de cour. L'influence des réactionnaires opposés à la politique libérale inaugurée avec tant de succès domine dans l'entourage du souverain, et le premier ministre qui n'avait pas craint d'assumer de lourdes responsabilités en une heure critique, doit s'effacer devant les cabaleurs.

S'il avait commis une de ces bévues qui disqualifient un homme d'Etat, s'il avait montré du flottement dans la poursuite de la politique nouvelle dont il est le chef et que le pays a acceptée, on comprendrait que le Tsar veuille se défaire de lui; mais il n'en a pas été ainsi, et on peut dire que M. Witte, au milieu de difficultés qui eussent découragé les plus forts, a fait preuve de capacités inappréciables, a rétabli l'ordre où régnait le chaos, a su, avec une rare habileté, écarter le vaisseau désemparé de la Russie des écueils sur lesquels il se serait brisé.

C'est lui qui, lorsque le Tsar et ses grands-ducs se cachaient dans le palais de Tsarkoe-Selo, à distance sûre de la capitale, faisait face à l'orage et le subissait. Nicolas II, dont il a peut-être sauvé la couronne en cette occasion, devrait lui en avoir une reconnaissance profonde.

Mais au lieu de le soutenir, il le sacrifie à des intrigants, et on dit même qu'il ne l'a maintenu si longtemps au pouvoir que pour obtenir plus facilement un emprunt à l'étranger.

C'est indigne, et Nicolas II pourrait bien se repentir avant longtemps de son ingratitude. En tout cas, les sympathies vont aujourd'hui à son ministre et non à lui.

Hôtel de Ville temporaire.

San Francisco, 1er mai — Un Hôtel de Ville temporaire en fer ou en acier, dans lequel se trouveront tous les bureaux municipaux parce que le bâtiment sera à l'épreuve du feu, va être construit immédiatement, probablement sur le site de l'Ecole Lincoln au coin des rues Market et Cinquième.

Mort tragique d'un savant.

Chronique parisienne.

La science française est en deuil. L'un des savants les plus illustres dont s'honore la France, M. Curie, est mort, écrasé par un camion.

Cette mort affreuse a ému tout Paris, et de toutes parts on a demandé comment un tel accident avait pu arriver. Il est des savants distraits et qui, préoccupés d'un problème, comme Ampère, risquent fort de se faire écraser. M. Curie était relativement jeune; il n'avait que quarante-sept ans, et il n'était pas distrait.

Il avait déjeuné aux Sociétés savantes avec quelques amis, professeurs et préparateurs à la Sorbonne. De là il s'était rendu chez l'éditeur Gauthier-Villars, où il avait corrigé les épreuves de son dernier ouvrage, et il s'était dirigé ensuite vers l'Institut.

Il était deux heures et demie, et en face du No 4, près d'arriver au quai Conti, il voulut traverser la chaussée toujours très encombrée à cet endroit.

Il passa devant un fiacre qui arrivait du Pont-Neuf à toute allure et contrairement aux règlements qui ordonnent de ralentir au moment de tourner.

Cette voiture l'empêcha de voir un camion attelé de deux chevaux qui descendait la rue au grand trot. Il l'aperçut trop tard; il voulut se rejeter en arrière, glissa sur la chaussée et roula sous les pieds des chevaux.

On le vit essayer encore de s'accrocher aux courroies de l'attelage, tandis que le cocher tentait vainement de retenir ses chevaux; mais ce ne fut qu'un éclair. La foule poussa un cri et vit une des roues passer avec un heurt sur la tête du du malheureux savant, qui resta inanimé sur la chaussée.

Des passants le relevèrent: déjà il ne donnait plus signe de vie. On porta le corps chez un pharmacien voisin, qui refusa de le recevoir, et le corps resta là, soutenu par ceux qui l'avaient relevé, jusqu'à l'arrivée du commissaire de police.

Ce fut un appariteur de la Faculté de médecine, M. Clerc, qui, attiré par le rassemblement, reconnut le premier le corps de M. Curie, au moment où les agents le transportaient au poste de police de la rue des Grands-Augustins. Déjà le commissaire de police interrogeait le cocher du camion. Le malheureux conducteur, quoiqu'innocent de l'accident, en était fort ému. C'est un honnête homme au service d'un entrepreneur de transports. Son camion, chargé de ballots de drap, pesait plus de quatre tonnes.

Le procureur de la république, accompagné de M. Boucard, juge d'instruction, vint ouvrir une enquête, mais on a vainement recherché le cocher de fiacre, véritable auteur de l'accident.

Le conducteur du camion, après l'audition des témoins, a été remis en liberté.

Le docteur Drouet, chargé des constatations légales, conclut à une fracture de la base du crâne, ayant amené la mort instantanée.

Les premières personnes prévenues ont été M. Appel, doyen de l'Académie des sciences, et M. de Kowalski, préparateur de M. Curie à la Sorbonne. Tous deux furent chargés d'aller prévenir Mme Curie.

M. Curie habitait, avec sa femme et son père, un petit pavillon entouré d'un jardinet, au boulevard Kellermann, près du parc Montsouris. Les tristes messagers ne trouvèrent que le docteur Curie, père du savant. Mme Curie s'était rendue à Fontenay-aux-Roses, où elle devait dîner chez des amis.

Très ému, le vieillard ne put que télégraphier à sa belle-fille qui arriva à six heures et demie, ne sachant rien et craignant cependant un malheur.

Très maîtresse d'elle-même, elle refoula sa douleur avec une rare énergie, pour aller aussitôt auprès du corps de son mari. On eut beaucoup de peine à l'en empêcher. Le corps a d'ailleurs été ramené à sept heures et demie.

M. Curie n'est pas défiguré. A peine une ecchymose aux sourcils. La blessure est tout en arrière du crâne.

Ainsi est mort un homme dont on disait à l'Académie des sciences qu'il avait le plus grand avenir scientifique.

La découverte du radium ne lui suffisait pas, il rêvait d'autres travaux destinés à révolutionner la physique, et espérait arriver à soulever un coin du voile qui nous cache le mystère de la constitution de la matière.

Les corps radio-actifs renversent, en effet, par leurs propriétés en quelque sorte paradoxales, les vieilles théories atomiques: la physique contemporaine depuis les recherches de Becquerel et de Curie s'oriente résolument vers l'étude de l'énergie, car, d'après elle, la matière ne serait en quelque sorte que de l'énergie accumulée.

Tout d'abord, M. et Mme Curie mirent en lumière l'existence du "thorium" qui, comme l'"uranium, si bien étudié par Becquerel, dégageait les rayons pénétrants; puis, après des recherches aussi judicieuses que savantes, Mme Curie parvint à extraire d'un minerai, la "pechblende, le métal fameux auquel son nom demeurera éternellement attaché : le "radium"!

Le monde savant, lorsqu'il eut connaissance de cette admirable découverte, ne ménagea pas ses applaudissements au physicien français. De toutes parts lui arrivèrent des félicitations et des encouragements.

L'Académie des sciences a décerné à M. et Mme Curie un premier prix de 10,000 francs; l'année suivante, elle vota un nouveau prix, cette fois de 20,000 francs; enfin, nul n'ignore que c'est grâce à l'Institut que M. et Mme Curie ont obtenu le prix Nobel de 100,000 couronnes.

Ainsi que le disait un autre physicien français, M. Berget, en mentionnant la découverte du radium, si riche d'applications dans un temps plus ou moins éloigné: "Nous sommes parvenus en physique à une frontière où la matière et la force semblent se fondre l'une dans l'autre, royaume obscur s'étendant entre le connu et l'inconnu".

Des coups aussi imprévus étonnent l'esprit le mieux préparé aux fragilités de la vie humaine, et toute la France plaindra la malheureuse jeune femme qui voit partir aussi tragiquement l'homme dont elle était si fière de porter le nom.

La situation à Varsovie.

Varsovie, Pologne Russe, 1er mai—Trois agents de police ont été tués dans les rues d'ici pendant la nuit, mais les menaces de révolution le 1er mai n'avaient pas été mises à exécution à 2 heures cet après-midi. Varsovie a l'apparence d'un cimetière.

Les magasins et les restaurants sont fermés. Il ne circule ni voitures ni cars dans la ville et on n'y vend pas de journaux.

Les rues sont patrouillées par des troupes, et une pluie battante garde la population à l'intérieur.

BON MEDICAMENT

Quand vous êtes malade, ayez soin de choisir un BON médicament—un qui, d'après l'expérience des autres vous FERA DU BIEN. Vous trouverez un médicament semblable dans le

Soulage les Douleurs des Femmes.

VIN de CARDUI

Guérit la Débilité des Femmes.

Un Bon Médicament pour les Femmes.

Si vous souffrez de maux de tête, douleurs au dos, vertiges, douleurs aux côtés, aux entrailles, aux hanches ou aux jambes, de lassitudes, d'irrégularités, d'écoulements affaiblissants, etc., vous découvrirez que ce merveilleux médicament soulagera vos douleurs et vos souffrances, fortifiera votre système, et fera disparaître tous ces maux propres aux femmes. Il est agréable, inoffensif et digne de confiance. Il vous donnera la santé. En vente à toutes les pharmacies en bouteilles de $1 00.

LE MEILLEUR AMI DE LA FEMME. Geo. B. Hill, de Ocoya, Ill. écrit "Il y a un an de cela ma femme était dans un état déplorable, elle avait des maux de tête, des douleurs au dos et un écoulement menstruel irrégulier. Depuis qu'elle prend le Cardui elle est en meilleur santé qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. C'est le meilleur ami de la femme.

ECRIVEZ-NOUS UNE LETTRE. Mettez de côté toute timidité et écrivez-nous librement et franchement, dans la plus stricte confidence en nous exposant tous vos symptômes et vos maux. Nous vous enverrons un Avis Gratuit (dans une enveloppe ordinaire cachetée) pour leur guérison. Adresse, Ladies' Advisory Dept., The Chattanooga Med. Co., Chattanooga, Tenn.

Concours Littéraire

de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et Canada.

ANNEE 1905-1906

La Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, poursuivant son œuvre de propagande dans l'Amérique du Nord et soucieuse de développer "l'étude et la pratique de la langue française", dans cette région, met au concours la question suivante :

"Rechercher dans LE CID de Corneille les traces des mœurs françaises contemporaines"

CONDITIONS DU CONCOURS

Tous les membres d'un comité de l'Alliance Française, ou d'un Cercle Français, ou d'une société française, régulièrement affiliée à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, sur le territoire des Etats Unis, du Canada et de Cuba sont invités à prendre part à ce concours.

La Fédération de l'Alliance offre aux candidats de ce concours, s'ils en sont jugés dignes, une Médaille d'Or, une Médaille d'Argent et, le cas échéant, des Mentions Honorables.

Les manuscrits devront être envoyés au Secrétaire général de la Fédération, P. O. Box 987, New-York, N. Y., avant le premier novembre 1906.

Les manuscrits devront être, autant que possible, écrits à la machine à écrire, ou d'une manière aussi lisible que possible, sur le recto seulement, et ne devraient pas dépasser 3,000 mots.

Les manuscrits ne devront pas porter de nom d'auteur, mais simplement une devise qui figurera sur une enveloppe cachetée, laquelle contiendra le nom de l'auteur, son adresse, et le nom du comité de l'Alliance Française auquel il appartient régulièrement.

Le Jury chargé d'examiner les manuscrits n'ouvrira que les enveloppes des manuscrits ayant été désignés pour recevoir un prix ou une mention.

Le concours est réservé aux seuls membres de l'Alliance Française qui ne sont pas de nationalité française.

Les concurrents de nationalité française appartenant aux groupes de l'Alliance, ou sociétés affiliées, et résidant sur le territoire de la Fédération, qui voudraient participer à ce concours, figureront dans une catégorie à part, pour laquelle un ou plusieurs prix seront décernés par le Jury, si celui-ci le juge à propos.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus et la Fédération se réserve le droit de faire publier les travaux ayant reçu les prix.

Toute personne ayant reçu un premier prix ne pourra plus concourir.

Toute personne ayant fait connaître sa devise avant la décision du Jury sera exclue du concours.

Le Secrétaire Général
L. V. GOFFLOT.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Toujours beaucoup de monde au Parc Athlétique, où les visiteurs assistent à une intéressante représentation de vaudeville et trouvent dans toutes les parties du Parc des divertissements variés. C'est une saison qui commence brillamment.

ORPHEUM.

Pour la dernière semaine de la saison, la direction de l'Orpheum offre un programme qui défie toutes les comparaisons. Tous les numéros sont attrayants et exécutés habilement.

C'est un digne couronnement d'une brillante saison.

Régiment reconnaissant.

San Francisco, 1er mai—Le Dixième Régiment de la Pennsylvanie qui campait dans cette ville à l'époque de la guerre Espagnole, a fait un don de $10,000 au comité de secours. Les officiers disent dans un billet adressé au comité qu'ils offrent cette somme comme témoignage de reconnaissance aux bons habitants de San Francisco qui les ont si bien traités pendant leur séjour dans cette ville.

$259 Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS
AU MAGASIN DE MUSIQUE DE
GRUNEWALD'S
LA GRANDE MAISON DE PAIEMENTS MENSUELS
Enpaiements de $10 à $6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 16 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR

ELY MONTCLERC

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE DU MAL

V

Suite.

Il s'agit de ma petite sœur, de son repos moral, et je veux, mon cher ami, comptant sur ta délicatesse, te prier d'oublier l'aveu que le hasard te fit surprendre hier soir.

C'est bien toi, n'est-ce pas, qui as poussé cette exclamation ?

Ne nie pas, ta figure parle, éloquemment même.... oui, je suis sûre que c'est toi !

—Je ne songe guère à le nier, Denise, répondit le jeune homme très grave, et je voulais justement te prier de me fournir à ce sujet quelques explications.

—Oh ! elles tiennent en deux mots.

Marie-Thérèse fut toujours sentimentale à l'excès, tu ne l'ignores pas; elle s'est fait des réalités de la vie une conception absolument fausse, s'est nourri l'esprit de chimères, enfin elle a fait tout ce qu'il faut pour être très malheureuse, car ces cœurs-là, un rien les blesse à jamais.

La chère créature s'est prise pour toi d'un amour passionné que n'ont fait qu'exaspérer tes .... aventures avec Mme de Rochester.

Ce qu'elle a souffert pendant ta fugue, ah ! mon bon Richard, tu ne peux le comprendre !

—Peut-être que si, ma cousine, mais continue.

—Elle endurait le martyre, reprit Denise et je donnerai beaucoup cependant pour en être encore là ?

A ce moment, du moins, la petite fleur bleue de l'espérance vivait en elle, la soutenait, et moi je m'efforçais de lui persuader un avenir meilleur, si bien qu'elle avait fini par me croire. Malheureusement, hier, tout a croulé.

Quand nous sommes rentrées, tante Henriette nous apprit incidemment que tu pensais au mariage, que tu aimais une femme.

Juge des sentiments de Marie-Thérèse alors. Elle s'est effondrée comme une masse, on eût dit que la vie soudain l'abandonnait.

—Pauvre, pauvre chérie ! Pour moi, c'est pour moi ! balbutia Richard.

Richard semblait étrangement ému ; sa respiration saccadée, le tremblement de ses mains surprenaient à bon droit Denise.

Pourquoi tant d'émotion, s'il n'éprouvait que de la pitié ?

—Le reste, tu le devines, n'est-ce pas ! acheva la jeune fille.

Pour calmer sa fièvre, ma sœur se mit à la croisée.... nous nous croyions seules, tout semblait dormir dans la maison, toi-même avais cessé depuis longtemps tes allées et venues agaçantes, soit dit en passant.

Enfin, la fatalité s'en est mêlée, tu as appris ce que tu devrais être le dernier à savoir. Tu sais que Marie-Thérèse t'aime follement.

Je t'en conjure, Richard, par compassion pour son âme si tendre, fais comme si tu ignorais encore la vérité.

Elle mourrait de confusion à ta vue, ma pauvre petite sensitive.

Elle est déjà tellement éprouvée ; que de nuits j'ai passées à sécher ses larmes !

—Denise ! bégaya le jeune homme, tu ne peux comprendre le ....les sentiments tumultueux qui s'agitent en moi.

Tout tourne devant mes yeux ! je suis anéanti, brisé....

—Il n'y a pas de quoi, répliqua l'aînée, s'entêtant dans son erreur, et ton rôle, en vérité, est des plus faciles.

Fais comme si rien ne s'était passé, demeure un ami dévoué pour ta cousine et marie-toi suivant tes goûts.

Elle me jurait, hier soir, cette douce enfant, qu'elle n'éprouvait aucune jalousie, que ta femme, elle la cherchait, que....

—Je t'en supplie, Denise, ne continue pas....tu me rends fou ....oui, fou, mais c'est de bonheur, comprends-tu ?

Les yeux élargis par la plus véhémente surprise, la jeune fille examinait son cousin et lui trouvait une physionomie absolument transformée.

Quelle exaltation touchant au délire !

Est-ce que.... est ce que le rêve de Marie Thérèse, ce rêve dont elle vivait, se réaliserait enfin ?

—Richard, interrogea l'aînée, avec un grand frisson d'espoir, Richard, que dois-je comprendre ? Quel sens faut-il que je donne à tes paroles ?

—Eh ! ne le devines-tu pas ? ne vois-tu pas mon trouble ?

J'adore Marie-Thérèse et je me croyais dédaigné. Tandis qu'elle pleurait, je passais, moi aussi, mes nuits à gémir, à implorer la miséricorde divine pour qu'elle se montrât favorable.

Je n'envisage rien de plus beau, de plus heureux que d'épouser cette exquise enfant.... je !... tiens, je perds la tête, oui, je déraisonne, tant est grande mon ivresse joyeuse.

Si elle était présente, ma douce Marie Thé.... je ne saurais que balbutier, les mots se figeraient sur mes lèvres, il me semble que je m'évanouirais à ses pieds.

—Ah ! mon Dieu ! Dieu tout puissant ! pareille joie est-elle possible ?

Alors je vais bien vite dissiper son angoisse.

—Non, reste encore que je me ressaisisse.

Je t'envie, toi, tu es calme et paisible.

—Il est évident, mon bon ami fit Denise souriante, que je ne, suis point agitée comme toi par les tourments de la passion et que je vois les choses avec plus de sang-froid.

—Attends, ton tour viendra.

Tu ne te moqueras plus des autres quand tu sauras ce que c'est que l'amour.

—Je ne songe guère à railler, je te le promets Richard, car j'ai vu de trop près l'angoisse et la souffrance, car les larmes de Marie Thérèse sont bien souvent tombées sur mon cœur.

Seulement je n'ai plus de motifs d'être inquiète et je me réjouis.... Oh ! le bienheureux hasard qui t'a fait entendre ces tristes confidences destinées seulement aux ténèbres.

Sans lui notre erreur eût pu durer des jours et des jours encore. Mais dis-moi par quelle aberration tu te promenais dans le jardin à dix heures et demie du soir ?

—Je n'étais nullement au jardin. J'écoutais de ma fenêtre tout simplement.

—Espion ! gronda la jeune fille en menaçant du doigt son cousin.

—Espion sans le vouloir, ma chérie.

Je te réponds que je ne me doutais guère en entrebâillant mes vitres pour rafraîchir mon front brûlant, non je ne me doutais guère de la découverte bienheureuse qui m'attendait.....

Et depuis.... depuis.... Tu me croiras si tu veux, mais jamais la nuit ne me parut si longue !

—Tu n'as donc pas dormi ? insista malicieusement Denise.

—J'aurais voulu t'y voir !

Oh ! il ne se passera pas longtemps avant que je me venge de tes sarcasmes ! et cela sans m'en mêler encore ! Tu verras, tu verras !

—Je verrai, mes bons amis, que je serai assurément plus raisonnable que vous, et je n'irai pas me consumer pour des chimères, m'imaginer des choses désolantes quand un mot suffirait pour remettre tout en l'état.

Soit dit entre nous Richard, tu n'as guère été perspicace ... si tu avais interrogé ma petite sœur, elle ne se serait pas défendue plus de cinq minutes la pauvrette, elle t'aurait aussitôt ouvert son cœur ingénu, et vous vous seriez évité l'un l'autre beaucoup de tourments inutiles.

—Ces tourments là étaient peut être nécessaires pour nous faire apprécier le bonheur de l'heure actuelle, fit le jeune homme.

Sans eux, je ne connaîtrais pas à quel point je l'adore, ma douce Marie-Thérèse. Tu peux me la confier en toute quiétude, petite mère, je veux qu'elle soit la plus heureuse des femmes !

—C'est bien ainsi que je l'espère, mon cousin.

Tu connais cette enfant, tu sauras la préserver des orages et et des luttes, car au premier choc, elle se briserait. Donne-lui toujours, en tous temps, ta tendresse, ne la fais pas souffrir par le cœur Richard, je t'en conjure. Oui, aime-la toujours, elle qui ne vit que pour t'aimer.

Denise avait prononcé ces paroles avec une gravité singulière et, non moins grave, le fils